



Comprendre l'étudiant et sa temporalité pour améliorer la pédagogie à l'université



Rencontre avec Saeed PAIVANDI

Dans le cadre de la sortie de l'ouvrage **Apprendre à l'Université (2015)** qui se focalise sur la question « Comment peut-on aider les étudiants à mieux apprendre à l'université ? », le SUZIP a rencontré Saeed PAIVANDI, directeur du LISEC-Lorraine (Laboratoire Interuniversitaire des Sciences de l'Éducation et de la Communication) et professeur en sciences de l'éducation à l'Université de Lorraine depuis 2011.

Depuis les années 1990 un nombre important d'ouvrages est publié sur les étudiants. En quoi votre ouvrage est-il différent ?

Vous avez raison ! Les ouvrages sur les étudiants en France sont très nombreux. Ces publications s'intéressent souvent aux préoccupations majeures de la période de la massification de l'enseignement supérieur, entre 1960 et 1995, avec des thématiques récurrentes comme l'insertion universitaire, la socialisation et l'apprentissage du métier d'étudiant, la performance et le décrochage, la vie étudiante. Mon ouvrage, qui rend compte d'une recherche qualitative sur un groupe d'étudiants dans cinq universités en région parisienne, se focalise notamment sur la qualité de l'apprentissage et la relation à l'acte d'apprendre dans l'enseignement supérieur. Ce thème, étant très présent dans la littérature internationale sur les étudiants, est peu travaillé en France.

Pour vous, la performance n'est pas la même chose que la qualité de l'apprentissage ?

Tout dépend comment on définit la performance dans l'enseignement supérieur. Pour les statistiques publiées par la DEPP

(Direction de l'Évaluation, de la Prospective et de la Performance), la performance étudiante se réduit à la réussite aux examens. D'une manière générale, les performances des établissements sont souvent quasiment exclusivement mesurées en termes quantitatifs et sur des critères de réussite et d'insertion. Comme je le montre dans l'ouvrage, cette orientation est réductrice et écarte la question de la qualité et la temporalité étudiante. On peut réussir, à l'université ou ailleurs, sans avoir accompli un apprentissage de qualité. Dans une société et une économie en mutation permanente, un apprentissage de qualité au niveau supérieur signifie également développer la capacité de mobiliser ses acquis théoriques, pratiques et méthodologiques d'une manière pertinente dans une démarche exploratoire, critique et innovante.

Peut-on mesurer la qualité de l'apprentissage à l'université ?

Depuis le travail de Perry (1970) sur les croyances épistémiques des étudiants de Harvard aux Etats-Unis, il existe près de cinquante ans de recherche sur la qualité de l'apprentissage à l'université. Il ne s'agit pas de produire des indicateurs statistiques sur la qualité de l'apprentissage. Les recherches internationales en Amérique du Nord, en Australie ou en Europe tendent à converger et proposent plusieurs typologies qui montrent que le sens accordé à l'acte d'apprendre varie considérablement. La conception ou l'approche de l'apprentissage différenciée mises en avant dans les recherches suédoises et britanniques sont souvent mentionnées dans la littérature sur la qualité



Saeed PAIVANDI

Maître de conférences de 1996 à 2011 à l'université Paris 8 et membre du CRES (Centre de recherche sur l'enseignement supérieur), ses travaux de recherche se focalisent sur l'enseignement supérieur en France dans une perspective comparative. Il a notamment travaillé sur le passage entre le secondaire et le supérieur, la relation à l'apprendre, la socialisation des étudiants, la qualité de l'apprentissage ainsi que la temporalité étudiante. Ses recherches récentes s'intéressent aux pratiques pédagogiques des enseignants à l'université et à l'impact de l'environnement d'études sur l'intégration et l'apprentissage des étudiants.

Par ailleurs, il est également chercheur associé à l'observatoire national de la vie étudiante en France.

de l'apprentissage étudiant. Trois approches sont identifiées dans ces travaux : une approche de surface, une approche stratégique et une approche en profondeur. Dans ma recherche, j'ai travaillé sur la notion de perspective d'apprentissage qui renvoie à l'ensemble articulé d'idées et de schèmes qu'un étudiant mobilise pour appréhender l'acte d'apprendre. Les perspectives sont ainsi liées à l'action au moyen des stratégies et permettent aux étudiants de construire leurs espaces de réalité au sein de l'université. La perspective d'apprentissage pose la question du sens comme point fondamental de la relation à l'apprendre et comme forme de conscience.

On parle souvent de la transition entre secondaire et supérieur comme une question épineuse à l'origine du décrochage ou de l'échec universitaire...

La transition entre secondaire et supérieur constitue une nouvelle phase dans le parcours biographique et éducatif d'un individu et un passage difficile entre deux institutions très différentes. Les attentes, les finalités et les enjeux des études universitaires assignent aux nouveaux étudiants un rôle différent par rapport à la période antérieure. L'entrée dans l'enseignement supérieur est un moment crucial caractérisé par les questions liées à l'identitaire sociale et à la réflexion sur le choix de carrière. C'est le moment de la vie

où le souci de soi s'impose plus que jamais, il faut apprendre à s'occuper de soi-même, de son avenir, de ses goûts. Les jeunes étudiants sont invités à décider de leur avenir professionnel, à développer une philosophie et un style de vie. Ainsi, être étudiant, c'est se mouvoir dans un nouvel espace éducatif et traverser une expérience de quasi conversion. Il s'agit d'une transition laborieuse qui impose une acculturation aux règles, aux routines intellectuelles et sociales de l'université.

Dans votre ouvrage, un chapitre est consacré à l'impact de l'environnement d'études sur l'apprentissage étudiant. Peut-on parler de l'effet d'établissement ?

Ma recherche, comme tant d'autres en France ou ailleurs, montre qu'apprendre est un acte situé. On n'apprend pas dans le vide social et pédagogique. Les termes comme engagement intellectuel, implication, sentiment d'appartenance à une « communauté d'apprenants » sont souvent utilisés pour qualifier le type de lien entre étudiants et contextes universitaires. Appréhender les enjeux des études universitaires et se mobiliser pour un apprentissage de qualité sont difficilement imaginables dans un contexte mal apprécié ou mal perçu par les intéressés. C'est pour cette raison qu'on ne doit pas séparer l'acte d'apprendre de l'acte d'enseigner.



Un autre thème important évoqué dans votre ouvrage est la temporalité étudiante. En quoi la pédagogie universitaire est concernée par cette temporalité ?

Je pense que l'existence d'un certain impensé vis-à-vis de la temporalité étudiante est un mal français. Depuis plusieurs décennies, l'enseignement supérieur en France tente d'imposer un temps linéaire et rigide aux étudiants. Les programmes universitaires sont souvent conçus en fonction de ce temps quantitatif en privilégiant une seule figure d'étudiant, motivée, compétente, bien orientée et à temps plein. Un étudiant idéal est celui qui fait son M1, M2 ou L3 en une année. Aux Etats-Unis, un étudiant qui fait son Master en trois ou quatre ans n'est pas considéré comme un étudiant en situation d'échec. Tout dépend de son projet. Un rythme plus lent pour mieux articuler les différents temps de sa vie est accepté. La proportion très élevée des étudiants en reprise d'études au niveau Master est devenue possible avec un curriculum flexible et l'existence de rythmes individualisés. La conception du temps linéaire et quantitatif risque de conduire à une sorte de « Macdonalisation » du rythme universitaire. La vitesse devient ainsi une valeur absolue, le symbole de l'efficacité et de la réussite. A l'opposé, on confère une vision négative aux parcours accusant un certain retard, synonyme d'inefficacité et d'échec. La vitesse est sans doute un indicateur important mais non une fin en soi, le temps de la vie révélant parfois les vertus du retard et du temps perdu. La publication régulière des indicateurs de réussite par la DEPP, malgré les critiques méthodologiques, illustre cette vision obsessionnelle de la performance. Le temps (la vitesse) et la réussite aux examens sont devenus les seuls éléments d'appréciation de l'efficacité. Je préfère un étudiant en retard qui parvient à donner un sens à son apprentissage et qui apprend en profondeur à celui qui est à l'heure tout en réalisant un apprentissage de surface.

Cette réflexion ne met-elle pas en cause la définition même de l'étudiant ?

Je suis d'accord avec vous. A l'université de masse, la condition étudiante et la manière d'être étudiant ne constituent pas une réalité unique. Tandis que la pluralité des figures d'étudiants, mise en évidence par plusieurs recherches, est un phénomène en développement, l'université en France continue à s'organiser en fonction d'une seule figure d'étudiant. Mon enquête montre aussi que cette figure ne concerne qu'une partie des inscrits. Si on prend l'exemple de l'exercice d'une activité rémunérée durant les études, on se trouve face à une réalité sociale très variable, allant de ceux qui ne travaillent jamais (seulement un étudiant sur quatre) à ceux occupant un emploi sans lien avec leurs études de plus de trente heures par semaine.

Quelles sont les leçons à tirer des recherches sur les étudiants pour la pédagogie universitaire ?

Je pense que les recherches françaises et internationales sur les étudiants et leurs manières d'apprendre et d'être étudiant offrent un ensemble précieux de connaissances pouvant largement nourrir une réflexion critique sur les pratiques enseignantes. Ces connaissances peuvent devenir une source permanente pour interroger le fonctionnement pédagogique de l'Université et prendre une distance critique vis-à-vis de nos pratiques et habitudes enseignantes. Ce que j'appelle la pédagogie de l'affiliation se développe notamment en lien avec les recherches sur les étudiants mais aussi les recherches, beaucoup plus rares, il faut le dire, sur les enseignants.

La pédagogie de l'affiliation doit permettre à l'étudiant de devenir le sujet de son apprentissage, de s'autoévaluer en permanence, de donner un sens au fait d'apprendre dans l'enseignement supérieur et de se sentir appartenir à une communauté académique. L'enseignant doit se demander, en quoi sa pédagogie permet d'éviter l'ennui



et l'apprentissage de surface, en quoi tel ou tel type d'évaluation conduit à encourager un apprentissage en profondeur. Il s'agit d'une pédagogie qui crée des liens entre l'étudiant et son environnement d'études, entre les apprentissages en cours et les apprentissages antérieurs, entre l'expérience, la pratique et les acquis théoriques et transversaux. Sans une réflexion collective au sein des équipes

pédagogiques, nous ne pouvons pas créer un contexte favorable au développement d'une pédagogie de l'affiliation. Nous avons aussi besoin d'une nouvelle ergonomie au sein de l'université pour permettre une synergie intelligente et inclusive entre les composantes et les instances transversales concernées par les questions pédagogiques.



POUR EMPRUNTER L'OUVRAGE

En BU :
<https://lc.cx/oG54>

POUR ACHETER L'OUVRAGE

Sur le site de De Boeck Supérieur :
<http://www.deboecksuperieur.com/ouvrage/9782804194178-apprendre-luniversite>